

Compte rendu du forum sur la médiation artistique et culturelle
Renouveler le rapport entre l'art, l'artiste et le citoyen
Présenté par Les Journées de la culture
15 septembre 2006 au Musée national des beaux-arts du Québec

par Sophie Joli-Cœur

En matière de démocratisation et de médiation culturelles, le mot d'ordre « En avant ! Y'a pas d'avance ! » de **Georges Vercheval**, président de Culture et Démocratie, pourrait faire office de slogan. Si chaque action est un pas de plus dans la bonne direction, compte tenu du contexte de stagnation et de remise en question de l'aide et de l'action publiques dans le secteur culturel, il importe de s'arrêter régulièrement pour réfléchir sur les enjeux de la démocratisation des arts et de la culture.

C'est un temps de réflexion et de partage d'expériences et d'informations que proposait le Secrétariat des Journées de la culture le 15 septembre dernier à l'occasion d'un forum sur la médiation artistique et culturelle. Tout en se félicitant de ses réussites après 10 ans de sensibilisation de la population à l'importance des arts et de la culture, cet organisme phare en matière de démocratisation culturelle souhaitait faire le point et susciter le débat sur le rapport entre l'art, l'artiste et le citoyen. L'équipe du réseau Les Arts et la Ville a prêté une oreille attentive aux présentations et aux échanges afin de dégager les problématiques et les points de vue nous incitant à réinventer les modalités de relation entre l'artiste et le citoyen.

MISE EN CONTEXTE :

Pour une société et une culture plus démocratiques : de la *démocratisation* à la *démocratie culturelle*

L'intérêt grandissant pour la médiation artistique et culturelle – manifesté tant par les acteurs culturels et les instances publiques que par les intervenants des milieux éducatifs et communautaires – est à comprendre en relation avec l'évolution des contextes social, culturel et politique. En effet, ce nouveau mode d'action culturelle découle de la remise en question et du réajustement des mesures de « démocratisation culturelle », fer de lance de la politique culturelle de Malraux, qui n'ont pas rempli leurs promesses en regard de l'inclusion et de la participation à la vie culturelle. Les ratés des politiques axées sur la création et la diffusion – qui avaient pourtant pour objectif de promouvoir la « culture *pour tous* » plutôt que la culture élitiste et académique – ont suscité l'émergence d'une voie

parallèle d'intervention : la « démocratie culturelle ». Les principes d'action des tenants de cette vision inclusive et participative de la culture sont « la culture *de tous* » et le « droit à la culture » étant donné que le défi des acteurs culturels et des politiciens est aujourd'hui de favoriser la pluralité des expressions et des pratiques culturelles ainsi que l'égalité de l'accès aux arts et à la culture. D'où l'importance des « médiateurs culturels » qui représentent les relais entre l'artiste et les publics, lesquels sont considérés comme des citoyens et des acteurs plutôt que comme des consommateurs et des spectateurs.

Aux yeux du porte-parole du réseau Culture et Démocratie, ainsi que de la plupart des participants au forum, la culture est un antidote à un double déficit : le déficit culturel des sociétés démocratiques et le déficit démocratique de la vie culturelle. Ce double constat représente également deux perspectives croisées sur le rapport entre l'art et la société. Dénoncer le déficit culturel de la société, dans un contexte de désengagement de l'État envers la culture qui se traduit notamment par un sous-financement ainsi que par la marginalisation des artistes et de l'art, c'est réaffirmer la place centrale et fondamentale de la culture dans la société. Toutefois, pour faire en sorte que la culture soit reconnue socialement et institutionnellement comme un levier d'action et de développement, il faut que les acteurs et les professionnels du secteur culturel commencent par favoriser la dimension inclusive et participative de la culture.

Sans nécessairement utiliser les termes de démocratie et de médiation culturelle, les participants partagent la conviction de la portée sociale de l'art et de la culture et, par conséquent, de la nécessité de l'engagement de l'artiste au sein de la collectivité. En acceptant de se faire souvent eux-mêmes médiateurs culturels en se prêtant à l'expérience collective de l'art communautaire, ces derniers affichent leur foi dans les bienfaits de la médiation culturelle.

Quels sont les avantages de la médiation qui incitent de plus en plus d'artistes et d'intervenants à expérimenter de nouveaux modes de production et d'intervention artistiques et culturels ? Les participants ont proposé différentes réponses, jamais définitives étant donné que leur pratique et leur rapport au public sont en constante redéfinition.

REFONDER LES RAPPORTS ENTRE L'ART ET LA SOCIÉTÉ

À écouter les conférenciers, on en vient à identifier deux principes clés de la médiation et de la démocratie culturelle : favoriser la créativité et le sens critique des citoyens. Qu'on soit directeur d'une institution culturelle ou artiste, animateur culturel ou éducateur, il importe

de donner aux citoyens les clés d'accès à la culture que sont le développement du sens critique et de la créativité par le biais d'activités et de mesures de médiation culturelle. C'est en développant notre propre jugement et notre propre point de vue sur les œuvres, à partir de nos expériences et de nos attentes personnelles, que nous sommes le plus à même de partager la démarche créatrice de l'artiste et de vivre une expérience esthétique. Par ailleurs, comme le croit **Sylvette Babin**, commissaire invitée pour le projet des *Convertibles* et artiste interdisciplinaire, c'est en incitant les gens à laisser libre cours à leur créativité et à leurs talents qu'on favorise la pluralité des pratiques et des expressions artistiques.

ART VIVANT

Pour **Alain-Martin Richard**, artiste et membre du comité de programmation de Folie/Culture, la question cruciale d'une démarche artistique socialement responsable est « Comment entrer dans la vie ? ». Cette question résume la ligne d'action et de pensée de Folie/Culture qui construit ses interventions artistiques à partir de problématiques sociales et existentielles. La notion de médiation culturelle est suspecte pour ces défenseurs du « détournement social de l'art » et ces détracteurs de l'élitisme et de l'autosuffisance de plusieurs artistes car elle est l'instrument des politiciens. Selon **M. Richard**, les mesures de démocratisation et d'action culturelles riment trop souvent avec une « culture forcée » imposée aux citoyens, lesquels sont identifiés comme des consommateurs à partir de statistiques sur les besoins et les comportements culturels. En ce sens, il considère que le Musée national des beaux-arts n'est pas l'endroit propice pour la tenue d'un forum sur les pratiques et les mesures alternatives d'intervention culturelle. Son opinion se base sur le constat que les artistes et les publics désertent de plus en plus les lieux institutionnels pour investir de nouveaux territoires ainsi que de nouveaux modes de création et de communication.

C'est pourtant de cette même volonté « d'inscrire l'art dans la vie » dont se réclame **John Porter**, directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec (MNBA) depuis 1993. Certes, la lourdeur institutionnelle et opérationnelle d'un musée limite la souplesse en matière de médiation culturelle et d'activités *hors les murs*. Cependant, la richesse du patrimoine, l'importance des moyens financiers et l'expertise professionnelle permettent au MNBA de transformer constamment les corridors et les voies d'accès menant les visiteurs aux œuvres d'art ainsi que de proposer de multiples activités éducatives et outils de vulgarisation. À en juger par l'enthousiasme et l'énergie de son directeur, qui mise sur l'inventivité, la liberté et la relève, le MNBA, bien qu'ayant atteint sa pleine maturité, bénéficie d'une éternelle jeunesse dont le secret est le renouvellement constant des rapports entre le

public et les œuvres. C'est ce qui fait dire à son directeur que la médiation culturelle correspond au « nouvel âge des musées », lesquels essaient de présenter un art sans âge.

ART RELATIONNEL

La médiation culturelle permet, en outre, de valoriser les dimensions relationnelles et communautaires des pratiques artistiques. L'« art relationnel » désigne l'art qui fait du « domaine des relations humaines son lieu de création » selon la définition de **Laurie Mc Gauley**, spécialiste des arts communautaires qui a réalisé une étude sur les projets subventionnés par le Fonds de collaboration entre les artistes et la communauté (FCAC) du Conseil des arts du Canada. Ainsi, plutôt que d'être légitimé en référence à des modèles ou à une signature artistique, l'art relationnel se réinvente et s'articule en fonction de pratiques et d'expériences qui font fi des critères artistiques et normatifs. Les pratiques amateurs, les activités éducatives et le théâtre d'intervention font partie de ces pratiques communautaires ou socioculturelles qui permettent avant tout d'entrer en relation avec autrui et de développer ses aptitudes.

Les tables rondes portant sur la création collective et sur le projet des *Convertibles* ont soulevé certaines problématiques liées à l'art communautaire et relationnel. La justification de ces nouveaux modes de production et de relation culturelles n'étant pas d'ordre esthétique et institutionnel, quelle est la finalité de ces œuvres collectives ? La question de « l'après » a rebondi à plusieurs reprises lors des présentations et des échanges. Que reste-t-il de ces collaborations de fortune et de ces projets éphémères ? Qu'est-ce que les artistes en herbe et médiateurs rapportent-ils chez eux ? La spécificité des projets artistiques communautaires ne serait-elle pas justement de poser la question de l'*après* avant ? C'est, du moins, ce que laissent entendre les artistes ayant participé aux *Convertibles*, car la prise en compte du pouvoir de changement social de l'art, aussi ténu soit-il, a influencé leur démarche artistique et interpersonnelle.

Une autre problématique des projets d'art communautaire est le rapport entre la pratique professionnelle et la pratique amateur. Certains des participants au projet des *Convertibles* considèrent qu'ils ont été les conducteurs du processus de création collective, alors que d'autres ont décidé de se laisser porter et influencer par les créateurs amateurs en laissant leur expertise et leurs critères artistiques de côté. **Lynda Baril** a vécu comme une véritable métamorphose cette aventure collective à laquelle elle a pris part comme une passagère. Elle souhaitait se faire la plus discrète possible afin de ne pas influencer et intimider ses collaborateurs, créateurs à part entière. Aussi, pour elle, « il n'y a rien à

comprendre, il s'agit simplement de faire vivre une expérience ». **Guy Blackburn** considère, pour sa part, que l'artiste, tout en faisant des compromis et en se laissant influencer par les amateurs, doit assumer son expertise d'artiste professionnel. C'est le professionnalisme et la vision d'un artiste qui, selon lui, peuvent faire la différence entre une expérience d'art communautaire réussie et un projet amateur sans cohérence. Réticent à sortir de son atelier, il a été toutefois surpris de constater l'impact de cette expérience sur sa démarche artistique : « Le public m'a changé et j'ai changé le public ».

L'« art partagé » est, au dire de **Thierry Raspail**, directeur artistique de la Biennale d'art contemporain de Lyon, un art en partage. L'expérience alternative de « L'art sur la place », soit le volet communautaire et exploratoire de la Biennale, en témoigne. L'association d'artistes avec des groupes sociaux souvent exclus de la vie culturelle vise à créer, en neuf mois, une œuvre collective qui est présentée sur la place publique pendant trois jours. L'important pour les organisateurs et les artistes n'est pas la valeur artistique des créations, bien qu'elles puissent être étonnamment novatrices et maîtrisées, mais bien l'expérience interpersonnelle et créatrice vécue par les participants. Certes, ce volet d'art communautaire contribue au développement des publics, mais les organisateurs veillent à ne pas en faire un prétexte ou un instrument de fidélisation de la clientèle de la Biennale. **Thierry Raspail**, volubile et rieur, a rappelé que « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » (Filliou), et que, par conséquent, il convient de multiplier les occasions de rencontres et de création entre les artistes et les citoyens.

CULTURES COMMUNES

L'allocation de **Catia Riccaboni**, responsable du programme Culture à la Fondation de France (FDF), va dans le même sens que les discussions portant sur l'art relationnel. Le programme des « nouveaux commanditaires » soutenu par la FDF permet à des groupes de citoyens, souvent confrontés à des problèmes sociaux ou de développement territorial, de prendre l'initiative d'une commande à des artistes afin d'améliorer leur milieu de vie. La collaboration entre les nouveaux commanditaires (citoyens), le médiateur culturel, l'artiste et les partenaires publics et privés permet de créer des nouveaux modes de production et de financement de l'art public tout en étant une occasion de rencontre.

Catia Riccaboni constate le potentiel relationnel de ces commandes citoyennes qui créent une « libre association de personnes » et de nouvelles formes de production permettant, sans obligation de consensus, « la coexistence de conceptions particulières et la capacité d'agir ensemble ». Cette dernière exprime sans ambages ce que de nombreux

artistes pensent tout bas : la portée minoritaire et restreinte de l'art. En effet, la désillusion à l'égard de la démocratisation culturelle peut s'expliquer notamment par le désenchantement à l'égard du pouvoir rassembleur et identitaire de la culture. Aussi, tout en insistant sur la difficulté pour les nouveaux commanditaires de susciter le consensus parmi leurs concitoyens autour de l'œuvre ou de l'intervention artistique, **M^{me} Riccaboni** n'en considère pas moins l'expérience collective des nouveaux commanditaires signifiante. C'est dire que, sans susciter la faveur de l'opinion publique, l'expérience rassembleuse – même restreinte – autour d'une commande vaut la peine d'être vécue et peut s'avérer mobilisatrice à plus grande échelle. Elle cite, pour exemple, le cas de la sculpture familièrement appelée *Le Monstre*, implantée en plein cœur de la place du Grand Marché de la ville de Tours, qui, après avoir apeuré les citoyens conservateurs en matière artistique, a été apprivoisée par la population au point de devenir un point de rendez-vous incontournable.

En somme, la question sous-tendant les projets des nouveaux commanditaires tout comme des *Convertibles* est, pour reprendre les termes de M^{me} Riccaboni : « Comment élaborer ensemble une culture commune ? ». Ainsi, les expériences d'art communautaire et relationnel peuvent être exemplaires en ce qui a trait à la capacité des individus d'entrer en relation et de mettre leurs talents en commun pour construire un projet collectif.

DEVOIR D'UTOPIE

La lucidité des conférenciers à l'égard des écueils et des défis de la démocratie et de la médiation culturelles ne les empêche toutefois pas de rêver à une société et à une culture plus égalitaires. Un mot, qui pourrait sembler de prime abord inopportun dans une rencontre entre professionnels de la culture, a été prononcé par plusieurs intervenants : *l'utopie*. Comme si, devant les culs-de-sac de la démocratisation culturelle, les artistes et les représentants des organismes culturels cherchaient à retrouver l'impulsion idéaliste et imaginative capable de propulser la culture au-delà des murs que sont les classes sociales, l'individualisme et les barrières psychologiques.

Georges Vercheval affirme haut et fort que le « devoir d'utopie » est en quelque sorte l'acte de foi des membres de Culture et Démocratie, lesquels rêvent d'une culture plus démocratique et d'une société plus culturelle. Paraphrasant Jack Lang, il confie à l'auditoire son rêve : « l'idéal serait que tous les ministres soient des ministres de la Culture ». Pour **Alain-Martin Richard**, les mots *utopie* et *rêve* ne sont pas seulement des bulles éclatant au contact de la réalité. Ils sont les tremplins de l'action des membres de Folie/Culture qui, selon les termes de leur porte-parole, visent « l'articulation collective autour d'une

communauté de désir ». Leurs interventions artistiques autour des thèmes du « droit au bonheur », du vide ou du malaise font de l'imagination et de la culture une trousse de premiers soins; un baume pour les cœurs et les âmes meurtries par la vie.

Même la représentante de la Fondation de France, **Catia Riccaboni**, insiste sur le fait que le projet des nouveaux commanditaires s'est pensé d'abord et avant tout comme une utopie. Le rêve de l'artiste François Hers – donner une forme contemporaine aux relations entre la société, ses créateurs et leurs œuvres – a contaminé, avec les années, de nombreux commanditaires, artistes, politiciens et partenaires. La mise en œuvre des commandes a permis de concrétiser ce rêve et de constater une véritable demande au sein de la population pour la création contemporaine et l'intervention d'artistes dans les milieux sociaux et le paysage quotidien.

L'importance des idéaux en matière de démocratie et de médiation culturelles semble nourrir de manière souterraine la vision de **Simon Brault**, vice-président du Conseil des arts du Canada. En guise de synthèse du forum, ce dernier, tout en prenant soin de rappeler les problèmes et les défis qui sont les symptômes de la crise de légitimité du soutien public à la culture, a réitéré sa confiance dans la volonté des artistes et des défenseurs de la valeur intrinsèque et sociale de l'art. De l'avis de cet observateur et passionné des arts, « on ne devrait pas chercher de réponses définitives » car la culture est avant tout action et expérimentation. La médiation culturelle permet, selon lui, de renouveler le dialogue entre les milieux culturel, socioéconomique, politique et éducatif.

L'espace de volontarisme et de générosité aménagé depuis 10 ans par les Journées de la culture en collaboration avec des artistes issus de toutes les régions du Québec est, avant tout, un espace de rêve partagé qui peut devenir réalité à force de volonté : celui d'une culture comme un carrefour de rencontre, de dialogue ainsi que d'affirmation individuelle et collective.